

# TOPONYMIE BASQUE

---

M. J. de Jaurgain me raille avec esprit de ma conversion, de l'étymologisation de mes études, si cette expression m'est permise. Je commencerai donc par lui assurer que je n'ai point changé d'opinion et que j'ai toujours une profonde horreur pour les étymologies, parce qu'elles sont le plus souvent le fait d'ignorants, d'amateurs faciles, de travailleurs. sans ordre et sans méthode, qui commencent par où ils devraient finir. L'étymologie en effet est le but ultime de l'étude d'une langue : le sens exact d'un mot ne peut être compris si l'on n'a pas décomposé le mot en ses éléments de signification et de relation; pour reconnaître ces éléments, il faut savoir la grammaire ; pour découvrir leur forme primitive, il faut se rendre compte des altérations sonores qu'ils ont éprouvées et, pour cela, la connaissance des lois phonétiques est absolument nécessaire. C'est précisément parce que je crois avoir, depuis près de cinquante ans, assez bien étudié le vocabulaire, la phonétique, la morphologie, la syntaxe basques, que je me suis permis quelques excursions sur le terrain délicat de l'étymologie, et encore ne l'ai-je fait comme le reconnaît mon honorable contradicteur, qu'avec la plus extrême prudence et la plus expresse réserve.

M. de Jaurgain, lui, n'a pas de ces scrupules. Il a sur moi, il est vrai, l'avantage d'être basque de naissance et comme tel il a l'instinct, l'intuition de certaines choses, mais il est évident qu'il ne sait assez ni la grammaire, ni la phonétique de sa langue maternelle.

Ainsi, il me fait observer que les noms de maison se terminent en *ia* et non en *enea*, *enia*, et il me donne comme exemple *Uhaltia* et *Uhaltenia*. Mais, au point de vue grammatical, ces deux mots sont fort différents : *uhaltia*, *uhaldea*, c'est « la maison à côté de l'eau » ou, si l'on veut « la maison Uhalt » ; *uhaltenia* c'est « la maison des Uhalt » ; on devrait même traduire

« chez les Uhalt », car *uhaltenea* est un locatif pluriel, dont le *n* terminal est tombé. On sait qu'en France, beaucoup de maisons et de propriétés s'appellent *chez Martin*, *chez Bertrand*, *chez Gachet*. La preuve que je ne me trompe pas, c'est qu'à Saint-Jean-de-Luz, on emploie le locatif personnel *baita*, où M. l'abbé Inchauspe, qui savait un peu d'hébreu, voyait le sémitique *beth* « tente, maison, habitation, chambre » : *Dagieubaitu* « chez Dagieu », *Urkixobaita* « chez Urquijo ».

La chute du *n* final est remarquable. Du reste, la phonétique du *n* final basque est fort intéressante. Le plus souvent, *n* paraît inorganique ; cf. les variantes *arrai* et *arrain* « poisson », *mai* et *mahain* « table » ; les dérivés *degite* « ils le font », *emazu* « donnez-le », *noaque* « j'irais » de *egin*, *eman*, *yoan* ; et les composés *Jauregui* pour *yaun-degi* « habitation du seigneur château, *yabe*, *yaube* « maître, sous-seigneur ». La permutation ordinaire est *r* : *yaureche* « maison du Seigneur ». Cette permutation se produit même devant les explosives douces : cf. *oihambeltz* « forêt noire », *oyamburu* « tête du bois, Cap de bosc » et *oyarbide* « route du bois » ; *jaurgain* n'est-il pas *yaun gain* « (maison) au-dessus (de celle) du Seigneur » ?

En principe, la mutation *n = t* n'est pas impossible par l'intermédiaire de *d* et *r* ; mais je ne crois pas que dans *Lahetsuzan* il faille voir *Lehen* « premier ». Ce composé du basque et du gascon, ce *maniprabâla* « perle et corail » comme disaient les Indiens, vient plutôt du lieudit *lehet*, qui vient de *lahet*, *lehet*, *letheth*, *leet*, *laet*, etc. *Lehete* était le nom de l'avocat bordelais auquel Dechepare a dédié ses poésies. Puis, les variantes *leren*, *leheren*, montrent que le primitif « premier » avait un *r* radical. Peut-être était-ce *Lehere* avec le sens de « antérieur » plutôt que « premier » ; ce pouvait être le corrélatif de *behere* qui signifierait proprement « postérieur ». Les formes anciennes du nom de S. Pierre d'Irube restituent plutôt *Hiribehere* que *Hiriburu* ; celui-ci serait « cap de ville » tandis que l'autre voudrait dire « postérieur à la ville, ce qu'on trouve en sortant de la ville » et non « inférieur à la ville », car ce village est à une altitude plus élevée que Bayonne. Peut-être cependant pourrait-on traduire : « qui a la ville au-dessous ». Au point de vue de la prononciation, *beheren* serait à « deux » ce que *leheren* est à « un » et c'est de lui que viendrait le *ber*, *bi*, qui aurait remplacé l'antique *zor* « deux ».

Les altérations de noms basques cités dans les anciens textes

gascons, français, espagnols ou latins, ne sont point purement fantaisistes ou arbitraires, comme le suppose M. de Jaurgain. Les uns veulent expliquer des mots qu'on ne comprenait plus : *fonsrabidus* pour Fontarabie, *auricoctus* pour Urcuit. Les autres ne sont inspirés que par les besoins de faciliter la prononciation, mais telles quelles elles nous sont précieuses parce qu'elles comprennent des éléments qui ont disparu du basque moderne : le *r* de Briscous pour le moderne *Beskoitze* nous est confirmé par le *Berazkoitz* de Liçarrague. Dans la liste que donne M. de Jaurgain, Abense, Garindain, Restoue, Ibarolle, montrent, que *Onize*, *Gaindañe*, *Astue* et *Ibarola* ont été probablement *Abenize*<sup>1</sup>, *Garindañe*, *Arrastue*, *Ibarola*. *Troisville* est la traduction de *Iruri* comme Roncevaux, Roncesvalles, l'est de *Orrea*, *Orreaga* ; *Ostabat* et *Izura* sont deux noms tout à fait différents. A ce propos, je dois faire observer que la traduction Roncesvalles est moderne et inexacte, car la forme primitive basque paraît avoir été *Orerriaga* ; Pouvreau dit *Orreriagua* et, d'après Oihenart, *Orrierriagua*<sup>2</sup>. Ces formes paraissent exclure *orre* « genévrier » ; auraient-elles quelque rapport avec le nom latin *roscida vallis* ?

M. de Jaurgain ne veut pas que *Xavier* soit *Etcheberri* « maison neuve », mais les objections qu'il présente n'ont aucune valeur. En premier lieu, de ce qu'il y a en Navarre un village du nom de *Jabier*, *Javier* ou *Xavier*, cela ne prouve pas que ce nom n'ait pas le sens de « maison neuve » : n'existe-t-il pas en France nombre de villes et de villages appelés *Châteauneuf*, *Châteaufort*, *Châteaudun*, *Château-Thierry*, *Château-Salins*, *Castelsarrazin*, *Castelnau*, etc.? Puis, si *Xavier* se prononce et s'écrit actuellement avec la jota, le *x* n'était-il pas encore naguère en espagnol le signe du *ch* français ? Ce n'est pas sans raison que Corneille a appelé Chimène, l'amante du Cid, *Ximena* ou *Jimena*. D'ailleurs les variantes rapportées par M. de Jaurgain viennent toutes à l'appui de ma thèse. *Xavier* est à *Etcheverry* ce que *Lumbier* est à *Ilumberri*, *Irunberri*.

1. Par quels phénomènes phonétiques Abenze de haut est-il *Omize* et Abenze de bas *Onize*? Le mot devrait être le même, avec les dérivations *pea(pia)* « le dessous » et *gaiña* « le dessus ». C'est là un de ces cas exceptionnels où des noms topographiques sont accompagnés de l'article ; il est, remarquable, à ce propos, de rappeler les noms de *Azpeitia* « la montagne au-dessous » et *Azcoitia* « la montagne au-dessus ».

2. Dans les notes de Pouvreau, on trouve les indications suivantes : « *Irune*, Pampehone; *Erriberry*, Olite ; *Garec*, Puente la Reyna: *Elo*, Monreal; *Amicuçé*, Mixe; *Gauracy*, Cize ; *Içura*, en gascon *Ostabat* ; *Ahuritz*a, Burguette ; *Loizune*, Lus; *donna Haritze*, *donna Felizen*, S. Félix; *Çathordina*, S.-Sernin. »

Pour *Belzunce*, M. de Jaurgain proposerait l'explication *Baltzune* « coin noir » avec le déterminatif *tze* ou *ze*. Qu'entend-il par ce mot : déterminatif ? Il me semble que *tze* ou *ze* sert surtout à dériver des noms verbaux : *maitatze* « chérir », *argitze* « éclairer, briller », *edertze* « embellir », *ethortze* « arriver », etc. Ce qu'il faut remarquer dans le composé *Belzunce*, c'est la place de l'adjectif qualificatif par rapport au déterminé. Dans toute la langue l'adjectif et le génitif se comportent de la même façon vis-à-vis du nom déterminé. En basque moderne, le génitif précède le nom; et l'adjectif le suit ; mais il y a quelque exception à cette anomalie et le nombre de ces exceptions augmente quand on examine les noms propres, les noms topographiques. C'est pour cela que j'ai opposé *Barnetche* à *Etchebarne* ; j'aurais aussi bien pu composer *Etchegoyen* et *Goyenette* : on pourrait, il est vrai, traduire le premier par « maison au-dessus, en haut » d'une façon absolue et le second par « au-dessus d'une maison » d'une façon relative <sup>1</sup>. M. de Jaurgain nous dit que, dans l'un des cas, *barne* est pour *barren* « extrémité. » (Azkue dit « pied, extrémité inférieure », mais où en est la preuve ?) En fait, *barne* et *barren* se confondent souvent ; *Hasparren* s'appelle aujourd'hui *ahazparne*. L'explication « extrémité de la vallée », *ibarbarren*, pour *ibarren*, ancien nom de Saint-Pée, est d'ailleurs fort bonne, de même qu'on pourrait traduire « extrémité du pays » le nom *Helbarren* d'un autre quartier de Saint-Pée et d'un quartier de Sare. A Saint-Pée, on dit maintenant *Helbarron* et *Ibarron* qu'on n'a pas manqué d'interpréter « bonne vallée ». Que de sottises a causées cet *on* « bon » ! Jusqu'à *gizon* « homme » dont on a fait « être bon, bonne espèce » ; moi j'aurais préféré « bonne parole ». Si dans *hel* de *helbarren*, on peut voir *her* abréviation de *herri* « pays », il y a là un fait de phonétique à étudier.

Mais où je diffère absolument d'avis de M. de Jaurgain, c'est à propos de Baïgorri, Bayonne et Labourd. Que *Baïgorri* soit *ibai-gorri* « rivière rouge », passe encore malgré la chute de *l'i* initial. Mais que *Bayona* soit *ibai-on-a* « la bonne rivière » je le conteste très catégoriquement. D'abord, les lieux-dits ont d'ordinaire une signification concrète plutôt qu'abstraite ; ensuite, ils n'ont presque jamais l'article en basque; enfin, que signifie-

1. J'explique de même *Ascain* pour « montagne au-dessus, dominé par la montagne » et non « sur la montagne ». *Ascain* est le village le plus rapproché de la Rhune au pied de laquelle il est situé.

rait « bonne rivière » ? Ce serait encore plus naïf que « le bon maître d'en haut » (*yaungoikoa* « Dieu ») de Darrigol qui n'avait pas vu que *yabe* dérive de *yaun*. Bayonne est au confluent de la Nive et de l'Adour. Laquelle est la bonne rivière? Ni l'une ni l'autre ne sont remarquables au point de vue de l'agriculture, du commerce ou de l'alimentation et le port de Bayonne est assez mal commode, car l'accès en est difficile à cause de l'embouchure souvent déplacée et facilement obstruée par le sable de l'Adour. De plus, pourquoi les Romains auraient-ils donné à la citadelle qu'ils élevaient là le nom du pays *Lapurdum*, au lieu du lieu-dit local *Ibayona* ? Car on ne s'imagine pas les habitants de la ville s'assemblant au XI<sup>e</sup> siècle pour déclarer solennellement que *Lapurdum* prendrait désormais le nom de *Ibayona* fabriqué exprès de toutes pièces. C'eût été du reste aussi fâcheux que les nombreux changements de noms de rues opérés partout depuis un demi-siècle. Il n'est pas une bourgade qui n'ait aujourd'hui une rue Thiers, Carnot, Gambetta ou d'Alsace-Lorraine ; certes ces noms sont on ne peut plus respectable, mais je regretterai toujours que Bayonne n'ait plus sa rue Orbe qui marquait si bien la limite de l'antique cité.

Mais que dire de « pays de voleurs », ou a « de brigands », vieille étymologie grotesque que M. de Jaurgain conserverait pour *Laphurdi*? Il serait presque aussi fantastique que « puits de vérité » pour Guipuzcoa et « deux fois Caïns » pour Biscayens. Que des voyageurs, des voisins malveillants, appellent « voleurs » ou « brigands » les habitants d'une certaine région, cela est assez ordinaire, mais il ne s'agit généralement que d'une localité, d'une région restreinte et jamais d'un pays aussi étendu que le Labourd. Je sais bien que les Basques avaient au moyen âge une fort mauvaise réputation : les pèlerins de Saint-Jacques notamment se plaignaient d'être pillés et rançonnés par eux ; mais ils ne traversaient point le Labourd : ils passaient par la Basse-Navarre, Saint-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux. Il est difficile d'admettre au Surplus que des gens s'appellent eux-mêmes « voleurs, trompeurs, fripons ». C'est pourquoi la meilleure explication de *Laphurdi*, *Lapurdi*, *Laburdi*, m'a paru être celle que m'a suggérée l'orthographe du D'Etcheberry, *lau-urdi*, « pays des quatre eaux, des quatre cours d'eau (Bidassoa, Nivelle, Nive et Bidouze ou Adour) et il convient de l'adopter jusqu'à nouvel ordre.

Le suffixe *di* ou *ti* n'indique point la quantité mais la nature, la qualité : *urdi* « terrain où il y a de l'eau », *amezti* « plan-

tations de chênes tauzins ». La quantité s'exprime par *eta* ou *keta*, *aga* et *egi* : *Ezpeleta* « les buis », *Harriet* « les pierres », *amezketa* « les tauzins », *ametzaga* « bois de tauzins », *zumarraya* « forêt d'ormes », *Liçarrague* « Fresnaie » ; *otaegi* « terrain où il y a trop de genêts épineux », *zumalakarregi* « endroit où il y a de la bourdaine en excès ». Je ferai remarquer à ce propos qu'on traduit souvent à tort *ametz* par « charme » et *zumalakar* par « tilleul ».

Les étymologies ou plutôt les explications que je présente sont, comme on le voit, raisonnées et toujours discutables ; je ne les propose d'ailleurs jamais que sous bénéfice d'inventaire. Les plus hardies, qui m'ont été inspirées par l'étude des noms de parenté, ont soulevé l'indignation de mon savant ami, l'éminent naturaliste T. de Aranzadi, professeur à l'université de Barcelone. Mais, hélas ! Aranzadi n'est pas linguiste, et il va jusqu'à trouver de la graisse dans les noms si remarquables du beau-père et de la belle-mère, *aitaginarreba* et *amaginarreba* » où je ne vois que *arreba* « sœur d'homme ». Cependant, mes études m'ont amené à admettre qu'il y a en basque trois mots pour « enfant » : *Kume* (*hume*, *urne*), (*infans*), qui s'applique aux petits des animaux ; *haur* (*puer*), mot général et *sen*, adolescent (*juvenis*) ou engendré, descendant (*genitus*). En raison de l'existence de *sen*, il apparaît que *senhar* « mari » est ainsi « enfant mâle, fils », et que *seme* « fils » devait être primitivement *sen-eme* « enfant femelle, fille ». Comment ces changements de noms, ces variations de fonctions se sont-elles produites ? Cette question est encore plus du ressort de la sociologie que de la linguistique. Le fait d'ailleurs n'a rien de surprenant pour les linguistes qui savent par exemple qu'au sanscrit *déva* « dieu » et *asura* « démon » correspondent le zend et le vieux perse *ahura*, *aura* « dieu du bien » et *dev* « mauvais esprit ».

Voltaire s'est bien moqué des étymologies, mais il est quelque chose de plus odieux et de plus abominable encore, c'est la manie de rechercher aux langues des parentés à tort et à travers, à l'aventure. N'a-t-on pas rattaché le basque à l'hébreu, au sanskrit, au grec, au néo-latin, au japonais, à l'ongro-finnois, à l'algonquin, à je ne sais quoi encore ? Il s'est trouvé vers 1820, un sous-préfet de Bayonne assez naïf pour créer dans son cabinet une commission « d'hommes compétents » chargés de voir si l'on ne pourrait pas expliquer par le basque le passage en punique de *Pænulus*. Il ne fallait pourtant pas être grand clerc pour com-

prendre que Carthage étant une colonie phénicienne, les Carthagi-nois devaient parler un dialecte phénicien qui ne pouvait avoir aucun rapport avec le basque. Samuel Bochart du reste avait fort bien expliqué ces passages en les transcrivant en caractères hébreux. Du reste, le premier Israélite venu aurait fait voir que *alonim valonuth* n'était que la traduction du *Deos deasque* latin qui suit. Il y a encore de beaux jours pour la pierre philosophale et pour la quadrature du cercle.

Que conclure de toutes ces observations? Simplement que les lieux-dits, les noms topographiques, les noms propres, sont d'une importance capitale pour l'étude du basque. Il faut donc les relire avec le plus grand soin dans les anciens registres et là la vaste érudition de M. de Jurgain nous sera d'un précieux secours; dans les états du cadastre, dans les registres paroissiaux et les actes des notaires, il faut enfin les recueillir sur place. C'est en entendant à Saint-Pée un paysan appeler *bisustiac* un endroit que le cadastre nommait *bisustieta* que j'ai compris le rôle gram-matical du suffixe *eta*. Qu'on ne m'objecte pas l'immensité du travail ; on simplifiera par le grand nombre de collaborateurs et d'ailleurs, comme dit Figaro, la difficulté de réussir ne fait qu'a-jouter à la nécessité d'entreprendre.

Julien VINSON

